

Recherche / Patrimoine et collections

LE PRÊT EXCEPTIONNEL DE QUATRE TRÉSORS CULTURELS DE RAPA NUI (ÎLE DE PÂQUES)

À découvrir au musée du quai Branly
– Jacques Chirac



La vitrine présentant les trésors culturels de Rapa Nui
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Julien Brachammer

Le musée du quai Branly – Jacques Chirac expose jusqu'en juin 2025 quatre tablettes *rojorongo* recouvertes de glyphes encore indéchiffrés, prêtées par la congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et Marie (SS.CC.) de Rome.

Très rarement exposées à un public international, ces tablettes sont de véritables trésors culturels originaires de Rapa Nui (Île de Pâques). Elles présentent des inscriptions dites *rojorongo*, le seul système de notation qui s'apparente à une écriture connue en Océanie.

Depuis la fin du 19^e siècle, linguistes, anthropologues, religieux et autres savants étudient les glyphes ou pictogrammes qui recouvrent ces rares tablettes de bois appelées *kohau rojorono*, dont il n'existe qu'une vingtaine conservées au monde. À ce jour, ces glyphes énigmatiques n'ont pas été déchiffrés.

Les visiteurs du quai Branly peuvent désormais découvrir les fascinantes tablettes *kohau rojorono* dans la vitrine consacrée à Rapa Nui, au cœur de la section polynésienne de la collection permanente.

Ces objets dialoguent avec les œuvres issues de la collection musée qui portent elles aussi des glyphes. Ainsi placés en regard, ces objets interrogent les pratiques mnémoniques et les systèmes d'énonciation rituelle de Rapa Nui, dans le cadre du temps fort que le musée consacre au patrimoine culturel immatériel. Ils donnent également accès aux recherches les plus récentes sur ces artefacts.

Les quatre tablettes

Les tablettes *kohau rojorono* sont recouvertes de glyphes qui forment les vestiges d'un système de notation unique en Océanie. Bien qu'elles ne soient pas encore déchiffrées à ce jour, les experts indiquent qu'elles se lisaient en boustrophédon inversé : chaque ligne était lue de gauche à droite, puis, pour passer de l'une à l'autre, il était nécessaire de tourner la tablette à 180°. Le rythme de ces manipulations, la similitude de certains glyphes avec ceux que l'on trouve sur des objets ou des sites sacrés et le sens perdu de ces motifs laissent penser que ces tablettes étaient autrefois aux mains d'experts rituels. Ils y auraient consigné le cycle de la lune, les événements historiques, les légendes et les généalogies de chefs, ainsi que des formules magiques ou liturgiques.

Les quatre *kohau rojorono* originaux et le cordon de cheveux finement torsadés qui entourait autrefois la plus ancienne d'entre elles, présentés actuellement au musée du quai Branly, furent acquis à la fin des années 1860 à Rapa Nui par les missionnaires de la congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et Marie (Congregazione dei Sacri Cuori di Gesù e di Maria). Conservés à Rome par la congrégation, ils sont rarement exposés au public.

«L'Echancrée»



Plan rapproché sur la plus ancienne des tablettes connues, «L'Echancrée» © musée du quai Branly-Jacques Chirac, photo Julien Brachhammer

La plus ancienne des tablettes connues est présentée à côté du cordon de cheveux finement torsadés, d'environ 15 m de long, qui l'entourait en juin 1869 lorsqu'elle fut remise à l'évêque de Tahiti, Mgr Tepano Jaussen, de la part des habitants de Rapa Nui par l'intermédiaire du père Gaspar Zuhmbohm. Les missionnaires voyaient dans ce geste, outre une allégeance à l'Eglise catholique, une preuve du peu de valeur désormais accordée aux *kohau rojorono* que plus aucun habitant de Rapa Nui ne semble être en mesure lire. Ils perçoivent en revanche la valeur du cordon en cheveux, un matériau sacré à travers la Polynésie. Ils en déduisent qu'il s'agit là du véritable cadeau, dont la tablette que les spécialistes appellent «Echancrée» ne serait que le support. En Polynésie toutefois, les objets enveloppés de matériaux sacrés comme les cheveux et le tapa (matériau que l'on trouve aussi sur le cordon) ne sont jamais neutres. L'ethnographie de la région souligne au contraire de façon récurrente leur importance, en particulier leur rôle dans la médiation des forces propres au monde des vivants et à celui des morts et des dieux en contexte rituel.

Le bois dans lequel est façonnée l'Echancrée, de type *Podocarpus* (Orliac et Orliac, 2008), ne provient pas de Rapa Nui. Il pourrait s'agir de bois flotté. Le laboratoire BRAVHO 14 C Lab de l'université de Bologne l'a récemment daté de la fin du 15^e ou du tout début du 16^e siècle (Ferrara et al., 2024).

Ces éléments (matériau exogène et ancien) comme le caractère fragmentaire de la tablette tronquée à ses deux extrémités et échancrée pour pouvoir recevoir une ligature, ou encore son don au plus haut représentant de l'Eglise catholique dans l'île peu de temps après sa conversion, vont également dans le sens d'un objet de grande valeur.

Les évolutions dans le temps que révèlent les inscriptions contribuent, elles aussi, à cette interprétation. Elles aident surtout les spécialistes, dont Paul Horley (2021), à mieux comprendre comment ces tablettes étaient fabriquées, utilisées et réutilisées lorsqu'elles étaient encore en usage. La face échancrée a été soigneusement polie avant d'être gravée. Elle comporte 8 lignes de glyphes finement incisés. Le revers, plus rugueux, ne compte que six lignes de glyphes, plus grands et plus grossiers que sur la face A. Il est probable que deux scribes distincts, reflétant peut-être deux périodes d'utilisation, les aient réalisés.

Le côté le plus grossièrement gravé révèle aussi un repenti. Au centre de la ligne de pictogrammes qui court le long du plus petit des grands côtés, on note la présence de pré-incisions qui ne correspondent pas aux glyphes finalement inscrits à cet endroit. Il semble, d'après Paul Horley, que le scribe ait omis un passage, qu'il a plus tard réintégré. Quoi qu'il en soit, il a finalement superposé aux glyphes pré-incisés de nouveaux pictogrammes. Ce type de correction est fréquent dans certains systèmes d'écriture. La présence de pré-incisions illustre le processus de gravure en deux étapes que suivaient les scribes de Rapa Nui. Les contours des glyphes étaient d'abord tracés rapidement. Puis ces inscriptions superficielles étaient minutieusement incisées plus profondément ou remplacées par d'autres signes parfaitement lisibles.

Paul Horley souligne aussi, au centre de la face la plus soigneusement incisée, un passage dont le rythme lui laisse penser qu'il pourrait s'agir d'une sorte de formule magique plutôt que d'un chant ou d'une récitation, qui sont fréquents dans les pratiques liturgiques polynésiennes. L'enchaînement de groupes de quelques signes seulement, répétés à plusieurs reprises, suggère l'articulation de sons brefs et répétitifs dont on sait combien l'impact peut être fort dans les pratiques d'oralité de la région.

Tahua ou «La Rame»

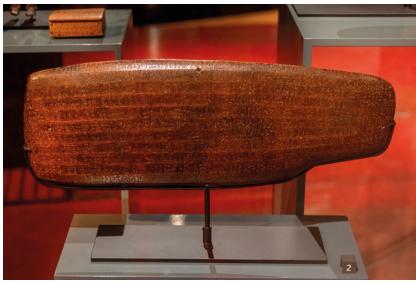
Taillée dans un aviron de chaloupe européen en frêne (*Fraxinus sp.*), la grande tablette connue dans la littérature spécialisée comme Tahua, du nom de l'artiste qui l'a sculptée (Jaussen 1886), est parfois aussi appelée «La Rame». Elle témoigne de la fin de la production des *kohau rojorojo*. Leur sens est alors sans doute déjà perdu, suite notamment à la dépopulation dramatique de l'île que causent les maladies puis les déportations vers les carrières de guano au Pérou, entre la fin du 18^e et le milieu du 19^e siècle.

Cette tablette, qui porte peu de traces d'usage, a été sectionnée dans sa partie proximale, ce qui a amputé le texte (Orliac et Orliac 2008, p. 251-252). Chaque face comporte 8 lignes de signes. D'après Paul Horley, les séquences structurées qu'on y trouve, comme sur celle d'Aruku Kureña, suggèrent qu'elles encoderaient un chant comportant des rimes.

Certains glyphes sur «La Rame» renvoient aussi explicitement aux pétroglyphes que l'on trouve à Rapa Nui. Ces similitudes témoignent d'une parenté entre les deux systèmes d'inscription, dans le bois et la pierre



Plan rapproché sur l'extrémité de la tablette Tahua ou « La Rame », © musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Julien Brachammer



Plan rapproché sur la tablette Aruku Kureja
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Julien Brachhammer

Aruku Kureja

Nommée Aruku Kureja d'après l'artiste qui l'aurait inscrite (Jaussen 1886), cette tablette dont la forme générale est asymétrique comporte près de 1300 glyphes. Elle est en bois mako'i (*Thespesia populnea*). Sa face convexe est lustrée et présente des inscriptions particulièrement soignées. Au revers, la surface légèrement concave est plus accidentée. Elle semble avoir été grattée et brûlée pour effacer un texte ancien, qui a été ensuite remplacé par de nouveaux glyphes. La face A, convexe, compte 12 lignes de pictogrammes, soigneusement délimitées par le scribe avant qu'elles ne soient inscrites. La face B comporte 10 lignes plus aléatoires.



Plan rapproché sur la tablette « Mamari » ©
musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Julien Brachhammer

Mamari

Cette tablette, intacte, est également sculptée en bois de mako'i (*Thespesia populnea*). Comme les précédentes elle est désignée par le nom de l'artiste que relèvent les missionnaires. Elle compte environ 800 glyphes, répartis sur 14 lignes de chaque côté, et se distingue par sa patine d'usage et son aspect lustré qui suggèrent une utilisation cérémonielle prolongée (Orliac et Orliac 2008, p. 255-256). D'après Paul Horley (2021), elle serait la seule des tablettes connues à figurer un calendrier lunaire.

Pour consulter la modélisation des tablettes : <https://www.inscribercproject.com/Rongorongo.php>

Œuvres des collections du musée présentées en regard des tablettes

Les quatre tablettes *rojorono* sont exposées en regard d'autres pièces du musée, issues des collections de Rapa Nui.

Rapa (bâton de danse)



Palette de danse *rapa*
18^e siècle ou début du 19^e siècle
© musée du quai Branly – Jacques Chirac,
photo Claude Germain

Ce bâton de danse anthropomorphe en Sophora toromiro, un bois très valorisé à Rapa Nui, est une acquisition récente du musée. Œuvre majeure qui manquait jusqu'ici aux collections publiques françaises, elle se distingue d'autres *rapa* par l'oiseau gravé sous une de ses arcades sourcilières. Ce dernier est proche de certains signes *rojorono* et de pétroglyphes que l'on trouve aussi à Rapa Nui. Cette œuvre rappelle aussi les trajectoires complexes qu'ont parfois suivis les objets océaniens après leur arrivée en Europe. Elle appartenait en effet, elle aussi, autrefois à la congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Elle fut cédée par cette dernière autour de 1930 au médecin et collectionneur Stephen Chauvet (1885-1950), auteur de l'ouvrage *L'Île de Pâques et ses mystères*, publié en 1935. Après la collection Chauvet qui comprend plusieurs objets rapanui issus des acquisitions missionnaires sur l'île, le *rapa* intègre la collection du galeriste parisien Charles Ratton (1895-1986). L'œuvre demeure en main privée jusqu'à son arrivée au musée du quai Branly – Jacques Chirac, fin 2018.

Tabatière



Tabatière
fin du 19^e siècle ou début du 20^e siècle
© musée du quai Branly – Jacques Chirac,
photo Thierry Ollivier, Michel Urtado

Cette tabatière semble taillée dans une tablette *rojorono* tardive. Elle pourrait avoir été réalisée à l'intention d'un visiteur occidental dans les îles ou par un de ces voyageurs. Elle entre dans les collections publiques françaises grâce à un achat du musée de l'Homme en 1962.

Histoire des objets

Les quatre tablettes originales présentées en vitrine appartiennent à la collection de la congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et Marie (SS.CC.), à Rome.

Le frère Eugène Eyraud est le premier à mentionner l'existence et la réalisation des tablettes, dès 1864. Outre l'«Echancrée», qui fut remise par les Rapanui à Mgr Tepano Jaussen dès 1869, par l'intermédiaire du père G. Zuhmbohm, les trois autres furent acquises par le père H. Roussel ou le père G. Zuhmbohm dans un laps de temps très court, entre 1869 et 1870. Les missionnaires les recherchent alors activement auprès des habitants de l'île. Elles intègrent ensuite la collection de Mgr T. Jaussen à Tahiti, le 13 octobre 1870, puis sont envoyées à l'Institut de France en 1887 et rejoignent la Maison Mère de la congrégation en 1888.

Au musée du quai Branly – Jacques Chirac, la plus grande partie des collections originaires de Rapa Nui (Île de Pâques) proviennent de la mission franco-belge Métraux-Lavachery (1934-1935). Cette mission, qui s'inscrit dans le même contexte historique que la mission Dakar-Djibouti (1931-1933), se concentre sur Rapa Nui où une équipe interdisciplinaire menée par l'ethnologue suisse Alfred Métraux et l'archéologue belge Henri Lavachery passe 13 mois. Les œuvres rejoignent à leur retour les collections du musée d'Ethnographie du Trocadéro et celle des musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.

Rapa Nui (Île de Pâques) – Dates marquantes

- / Entre 800 – 1200 AD : arrivée de premiers voyageurs polynésiens
- / 1722 – le navigateur de la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales, Jakob Roggeveen, accoste sur l'île le dimanche de Pâques et la nomme Paasch-Eyland (Île de Pâques).
- / 1859 – 1863 : alors que la dépopulation de l'île est déjà considérable, suite à de précédents contacts avec les Européens, les raids des marchands d'esclaves de Callao au Pérou conduisent à la déportation d'environ 1 500 habitants de Rapa Nui vers les carrières de guano des îles Chincha et provoquent une fracture de la transmission des connaissances culturelles.
- / 1864 – installation de la première mission catholique sédentaire sur l'île
- / 1888 – annexion par le Chili

INFORMATIONS PRATIQUES

Jusqu'en juin 2025

musée du quai Branly – Jacques Chirac
37 quai Branly, 218 et 206 rue de l'Université
75007 Paris
T. 01 56 61 70 00

www.quaibranly.fr

Suivez l'actualité du musée sur :



HORAIRES D'OUVERTURE DU MUSÉE

Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10h30 à 19h, le jeudi jusqu'à 22h. Ouverture exceptionnelle les lundis des vacances de Toussaint, Noël, Hiver et Printemps (toutes zones)

CONTACTS PRESSE

Claudine Colin Communication

Une société de Finn Partners

Julie Camdessus
julie.camdessus@finnpartners.com
Alexandre Holin
alexandre.holin@finnpartners.com
T. 01 42 72 60 01
www.claudinecolin.com

musée du quai Branly – Jacques Chirac

presse@quaibranly.fr

DIRECTION DE LA COMMUNICATION DU MUSÉE

Myriam Simonneaux

Directrice de la communication
myriam.simonneaux@quaibranly.fr

Lucie Cazassus

Adjointe à la directrice de la communication
Responsable des relations médias
Lucie.cazassus@quaibranly.fr

Serena Nisti

Chargée des relations médias
serena.nisti@quaibranly.fr